



BETTINA WOHLFARTH

Le temps des faussaires



LIANA LEVI

Famille du média : **PQN**
 (Quotidiens nationaux)
 Périodicité : **Hebdomadaire**
 Audience : **2416000**
 Sujet du média : **Culture/Arts**
littérature et culture générale



Edition : **16 juin 2023 P.5**
 Journalistes : **FLORENCE**
NOIVILLE
 Nombre de mots : **828**

p. 1/1

Grâce à sa double vie, le protagoniste du « Temps des faussaires » observe de près le trafic d'œuvres d'art opéré par le pouvoir nazi. Un premier roman saisissant de virtuosité

Bettina Wohlfarth joue sur les faux tableaux

FLORENCE NOIVILLE

Bienvenue dans la fabrique du faux. Sa confection, ses secrets, son négoce... Ce sont en effet la naissance et le destin d'un grand peintre faussaire que met ici en scène la journaliste allemande Bettina Wohlfarth, installée en France et spécialiste du marché de l'art. A la racine de ce saisissant récit – paru en Allemagne en 2019 et sacré meilleur premier roman au festival de Chambéry l'année

De copiste talentueux, Isidor devient peu à peu un authentique faussaire. Quant à Viktor, il mène sous l'Occupation l'existence d'un officier allemand à Paris

suivante –, une idée simple : l'escroc est souvent lui-même un artiste talentueux, un véritable passionné, mais Dieu sait où peut le conduire ce feu intérieur si les circonstances et l'histoire s'en mêlent...

C'est ce que le protagoniste, un certain Viktor Wagfall, apprend à ses dépens. Pauvre garçon que ce Viktor, dont le véritable prénom est en réalité Viktor Emanuel et qui, dans les années 1920-1930, ne supporte ni ce patronyme

royal, ni les attentes que sa famille bourgeoise fait peser sur lui. Pour échapper à ce fardeau et se glisser dans la peau d'un autre – la duplicité, déjà ! –, l'enfant s'invente un avatar, Isidor, auquel il « délègue » notamment sa passion de tous jours : la peinture. Car, sous ses dehors rangés, Viktor-Isidor ne vit en effet que pour l'art. « *Les parfums de papier, d'ardoise, de craie, de fusain* » l'enivrent. Les pigments le transportent vers « *les profondeurs de son moi* ». Dès qu'il tombe sur une nouvelle image, il l'étudie, l'analyse, la recopie avec ivresse. Et la signe : Isidor Schweig.

Deux générations face à face

Avance rapide... A Paris, peu avant la seconde guerre mondiale, Isidor frétillante Pablo Picasso et Pierre Bonnard. Il perfectionne son art au point de contrefaire les maîtres français du XIX^e siècle. Livrées à un galeriste et présentées, au besoin, comme des originaux, ses toiles s'écoulent sans difficulté. De copiste talentueux, Isidor devient peu à peu un authentique faussaire. Quant à Viktor, il mène sous l'Occupation l'existence d'un officier allemand à Paris. Et c'est cette double vie qui permet à Viktor-Isidor d'observer de l'intérieur le trafic d'œuvres d'art (vraies et fausses) orchestré par le pouvoir nazi, de même que la spoliation systématique des collections appartenant aux juifs.

Avance rapide encore... Lorsque, des années plus tard, la fille de Viktor, Karolin, découvre le pot aux roses dans les carnets de son père, elle se lance sur les traces de Viktor-Isidor avec des sentiments plus qu'ambivalents.

Bettina Wohlfarth est elle aussi un peu artiste. Pour faire alterner ses fils narratifs – les cahiers du faussaire d'une part, l'enquête de sa fille d'autre part –, elle joue de la brosse et du pinceau. Esquissant ici, à gros traits, le Paris bohème du Bateau-Lavoir et de Montparnasse. Soulignant là, avec une finesse hors pair, la psychologie complexe de son protagoniste. A son tour, elle entrelarde le vrai de faux, incrustant dans la toile de sa fiction quelques personnages réels qui viennent la pimenter. Ainsi de marchands corrompus comme Hans Wendland ou Gustav Rochlitz. Ou de Rose Valland, une attachée de conservation qui travaillait au Musée du Jeu de paume, transformé alors en centre de tri des œuvres volées. Consignant secrètement des informations-clés, Rose Valland permettra de retrouver nombre de tableaux après la guerre.

Jouer sur deux tableaux. Jamais expression courante ne se sera mieux appliquée à un livre. Chez Bettina Wohlfarth, tout marche en double. Tout se répond. Pas seulement le couple Viktor-Isidor ou le couple authentique-falsifié. Mais aussi celui qui lie le faussaire et le marchand – le premier ne pouvant exister si le second ne tire pas de ses « talents » au moins autant de profit que lui. Bettina Wohlfarth s'amuse aussi à mettre deux générations face à face, de part et d'autre d'un fossé d'incompréhension.

On lit avec avidité et plaisir ce récit fluide, astucieusement construit. En le refermant, on ne peut que s'interroger sur sa portée symbolique. Et si Viktor-Isidor était plus qu'un escroc dans le domaine de l'art ? Si son personnage était emblématique de toute une génération d'Allemands ? Celle qui, après la guerre, afin de minimiser son rôle dans le fonctionnement du régime nazi, a patiemment retouché, enjolivé ou falsifié le tableau de l'histoire. Bienvenue dans la fabrique du faux, nous dit Bettina Wohlfarth. Bienvenue, aussi, chez tous les faussaires de leur propre existence. ■

LE TEMPS DES FAUSSAIRES (Wagfalls Erbe), de Bettina Wohlfarth, traduit de l'allemand par Elisabeth Landes, Liana Levi, 384 p., 23 €, numérique 18 €.

Famille du média : **Médias spécialisés**
grand public

Périodicité : **Mensuelle**

Audience : **524000**

Sujet du média : **Culture/Arts**
littérature et culture générale



Edition : **Juillet - aout 2023 P.74**

Journalistes : **Simon Bentolila**

Nombre de mots : **148**

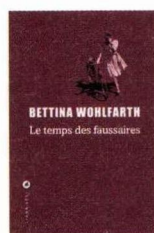
p. 1/1

D'un père l'autre

Dans son premier roman, cette journaliste allemandeoureuse de la France offre une envoûtante peinture de Paris entre deux époques : celle allant des années 1930 à la Seconde Guerre mondiale, et le Paris d'aujourd'hui. Découvrant un journal tenu par son père décédé, Viktor Wagfall, Karolin se rend compte que ce passionné d'art menait une existence cachée de faussaire. Sous le nom d'Isidor Schweig, il copiait des œuvres de Courbet et de Renoir ! L'enquête que mène Karolin s'articule autour d'une mystérieuse toile de Matisse. L'occasion de revenir sur la

tragédie de la spoliation des biens juifs, et d'explorer le thème toujours brûlant de la culpabilité des Allemands. Ici, l'ambiguïté est de mise. ■

Simon Bentolila



★★★★★
LE TEMPS DES FAUSSAIRES
(WAGFALLS ERBE)
BETTINA WOHLFARTH
 TRADUIT DE L'ALLEMAND
 (ALLEMAGNE) PAR ÉLISABETH
 LANDES, 384 P., LIANA LÉVI, 23 €

MICHAEL MANN/GALLIMARD



Gaspard Iris




Le Temps des faussaires

Un roman de Bettina Wohlfarth

C'est l'histoire d'un homme qui ne se posait guère de questions à une époque pourtant propice au questionnement, l'occupation allemande. Né au début de la Première Guerre mondiale en Allemagne, Viktor Wagfall est passionné par la peinture. Dans les années 1930, il s'invente un alter ego – Isidore Schweig –, gagne Paris où il devient copiste (et parfois faussaire) pour un marchand d'art renommé. Le jeune homme, dénué de tout sens politique, tombe aussi amoureux d'une militante socialiste, Adèle. Après la disparition inexpliquée de celle-ci, Viktor rentre en Allemagne et ne revient en France qu'après la victoire allemande, en 1940, comme gradé dans les chemins de fer. Commence alors une double vie d'officier du Reich et de faussaire qui fait de lui un témoin privilégié du marché de l'art sous l'Occupation, du trafic d'œuvres orchestré par Göring lui-même et, bien sûr, de la spoliation des biens juifs. Ce passé peu glorieux resurgit après sa mort, quand sa fille Karolin tombe par hasard sur les cahiers qu'avait noircis et cachés Viktor, ainsi que sur une toile de Matisse. Choquée comme a pu l'être « la génération d'après », elle part en quête de la vérité : « *Ce qui était monstrueux [...] n'était pas que son père eût peut-être été une crapule, un nazi convaincu ou un opportuniste, un faussaire ou un imposteur. Non, ce qui était monstrueux était dans l'ici et maintenant, car pour les générations suivantes cette histoire laissait des traces...* » Un grand roman, à la fois érudit et fascinant, sur l'amour de l'art, les faux-semblants et la lâcheté.

Liana Levi, 384 pages, 23 €.

Famille du média : **Médias spécialisés**
grand public

Périodicité : **Mensuelle**

Audience : **400000**

Sujet du média : **Culture/Arts**
littérature et culture générale



Edition : **Juillet - aout 2023 P.54**

Journalistes : **Solène de**

Bure

Nombre de mots : **166**

p. 1/1



Le Temps des faussaires
par Bettina Wohlfarth
éd. Liana Levi
384 p. • 23 €

Faux et usage de faux sous l'Occupation

Si Viktor est pour sa fille Karoline un fonctionnaire discret de la compagnie des chemins de fer allemands, elle découvre qu'il a mené en réalité une double vie sous l'Occupation à Paris. Celle d'un faussaire émérite, nommé Isidore Schweig, excellent dans la copie des maîtres du XIX^e siècle. S'ensuit une enquête pour découvrir ce père dont elle ignorait tout qui fut le témoin – impuissant ? – du pillage des collections des musées français orchestré par Göring, de l'acharnement de Rose Valland pour sauver des chefs-d'œuvre du Jeu de paume, de la spoliation des biens juifs. S'appuyant sur un travail historique rigoureux, l'autrice, journaliste allemande, mêle habilement récits historiques, confessions intimes et intrigue pour nous entraîner dans l'une des périodes les plus sombres de l'histoire.

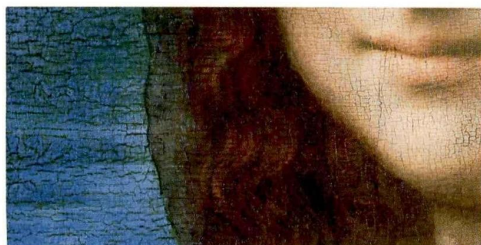
Solène de Bure



livres

les romans de l'été

Récits totalement fictifs ou fondés sur des faits réels, ces livres parlant des artistes et de leurs muses enchanteront votre été.



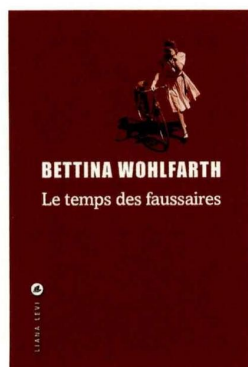
Paul Saint Bris
L'allègement des vernis

Philippe Rey

roman



- **L'ALLÈGEMENT DES VERNIS**, par Paul Saint Bris, éd. Philippe Rey, 351 pp., 22 €.
- **LE TEMPS DES FAUSSAIRES**, par Bettina Wohlfarth, éd. Liana Levi, 384 pp., 23 €.
- **TRIO DES ARDENTS**, par Patrick Grainville, éd. Seuil, 21,50 €.
- **UN PAS DE DEUX**, par Javier Santiso, éd. Gallimard, 236 pp., 20 €.
- **TRONCHE-ROSÉPINE**, par Philippe Curval, éd. La Volte, 224 pp., 18,50 €.



ARTISTES ET MODÈLES

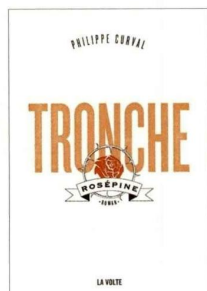
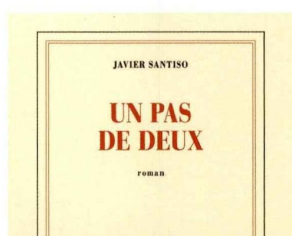
Pour son premier roman, Paul Saint Bris, neveu de Gonzague Saint Bris, l'ancien directeur du Clos Lucé où Léonard de Vinci a passé la fin de sa vie, aborde le sujet complexe de la restauration de *La Joconde*.

Sous les traits du héros Aurélien, le directeur du département des Peintures du Louvre, on reconnaît Vincent Delieuvin, le spécialiste du maître de la Renaissance italienne. Le dénouement de **L'allègement des vernis**, surprenant, pose la question de notre regard actuel sur les œuvres du passé.

Le Temps des faussaires est, lui, un roman à tiroirs. Karolin, une photographe allemande, découvre dans des carnets la double vie qu'a menée son père à Paris pendant la Seconde Guerre mondiale, militaire zélé le jour, faussaire la nuit. Détaillant la spoliation des biens culturels juifs, le récit familial se mêle à la grande Histoire et sème habilement le doute sur l'authenticité de deux tableaux célèbres...

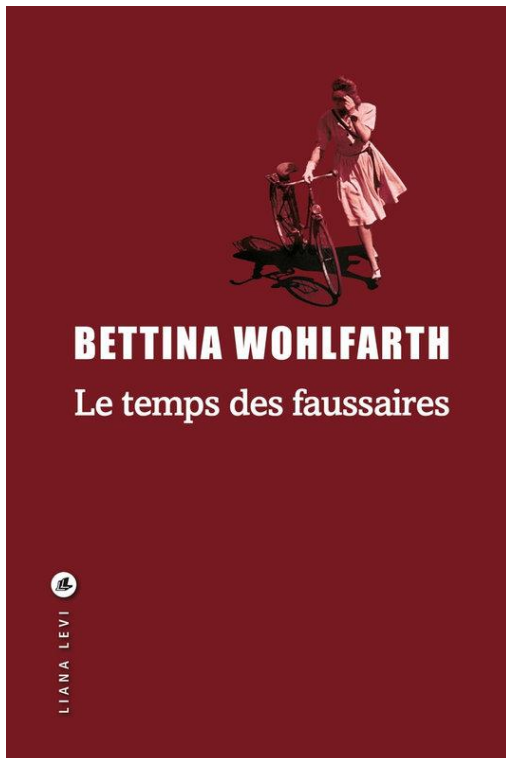
Dans le Paris des années 1930 jusqu'à la fin du siècle, Isabel Rawsthorne, modèle et amante sublime « dotée d'une génialité vitale », va rencontrer deux précurseurs de la figuration : Francis Bacon et Alberto Giacometti. C'est dans le sillage de ce

Trio des Ardents que Patrick Grainville, membre de l'Académie française et Prix Goncourt 1976 pour *Les Flamboyants*, nous emmène, avec brio, dans son vingt-huitième roman. La femme du tableau qui regarde le soleil se lever sur la ville, c'est elle. Joséphine Nivison (1883-1968), peintre oubliée, était madame Edward Hopper. Renonçant à son propre talent, elle est devenue l'unique modèle de son mari. Avec **Un pas de deux**, Javier Santiso lui rend la parole dans un récit qui n'est pas une biographie mais une litanie d'amertume scandée d'images lumineuses, celles des toiles



que nous connaissons si bien. Portrait d'une héroïne au caractère bien trempé, **Rosépine** est le premier opus du roman-feuilleton **Tronche**, de Philippe Curval. Avant-gardiste et libre, Rosépine vibre dans les milieux artistiques parisiens des années 1960. Saisie d'une révélation, elle se lance dans la peinture et s'envole jusqu'aux États-Unis à la rencontre de la bande de Rauschenberg et Warhol. Mais son style va-t-il plaire outre-Atlantique? **G. B., C. L., D. de C., V. B., D. C.**

lundi 01 mai Le Temps des faussaires, Bettina Wohlfarth : Mon père... ce faussaire!!



" Je crois que l'on devient ce que notre père nous a enseigné dans les temps morts, quand il ne se souciait pas de nous éduquer. On se forme sur les déchets de la sagesse." Umberto Eco dans " Le Pendule de Foucault "

Qui était vraiment mon père durant la deuxième guerre mondiale? se demande Karolyn.

Victor Emanuel Wagfall, soldat peu zélé, cadre discret dans les bureaux de la gare de l'Est ou bien Isidor Schweig, jeune peintre allemand exerçant son art dans le Paris occupé.

Victor, un mari, un père vaguement neurasthénique qui fit une carrière de fonctionnaire sans éclat dans l'Allemagne de l'après-guerre ou bien Isidor, un copiste de génie qui durant l'occupation sauva de la spoliation des tableaux de peintres prestigieux. Isidor Sweig dont plus personne n'entendit parler après la défaite allemande.

Ce dont Karolyn ne se doutait pas en venant vivre à Paris après la chute du Mur de Berlin, c'est qu'elle mettait ses pas dans les pas de son père cinquante ans plus tard.

Ce père, Victor Emanuel, qui raconta sa vie de faussaire mélancolique dans douze vieux cahiers d'écolier qu'elle retrouvera dans le grenier familial après la mort de ses parents.

"Dès la mi-novembre, les objets d'art des Juifs furent pris dans le filet d'une juridiction qui allait permettre de les piller méthodiquement les années suivantes, pièce par pièce, oeuvre par oeuvre. Les principales lois ou "ordonnances du Führer "



sur l'expropriation et la persécution des juifs furent bouclées en quelques mois. Une ordonnance de septembre 1940 avait déjà précisé que l'Allemagne avait signé l'armistice avec l'Etat français en tant que "peuple". Pour l'occupant allemand, tous les citoyens français n'étaient donc pas automatiquement considérés comme membres du peuple français et n'avaient donc pas non plus les mêmes droits.

Les juifs ne faisant plus partie du peuple français, le Reich allemand ne se sentait pas tenu de respecter leurs droits de propriété.

Sur cette interprétation inédite de la citoyenneté qui déniait leurs droits civiques aux Juifs français et les assimilait à des étrangers s'appuya aussitôt une série de décrets légitimant complètement la confiscation des objets d'art et autres biens juifs. Au besoin on concoctait rapidement une disposition spéciale pour les cas particuliers."

" Le temps des faussaires " est un roman historique et un petit résumé dense et roboratif de l'Histoire de la peinture de Velasquez à Picasso en passant par Renoir et Courbet dont vous saurez tout sur l'origine de " L'origine du Monde".

Bettina Wohlfarth décrit minutieusement les fonctions du service ERR qui, durant la guerre, procédait à la confiscation méthodique et hexaustive du patrimoine culturel des juifs déportés ou acculés à la fuite dans les pays occupés.

Mais "Le temps des faussaires" est aussi le roman tendre et violent d'une époque troublée et de ses conséquences dans l'Europe d'aujourd'hui.

Une fresque érudite à l'écriture fluide qui se lit d'une traite.



Le Temps des faussaires Editions Liana Levi

- Date de parution : 6 avril 2023

traduit de l'allemand par Élisabeth Landes

Le Fantôme du faussaire

Le temps des faussaires se passe en grande partie à Paris, sous l'Occupation : le sujet pourrait sembler rebattu, mais il n'en est rien car l'ouvrage présente la double originalité d'être écrit par une Allemande, Bettina Wohlfarth, et de se dérouler dans le milieu fermé des marchands d'art, complices actifs (et nécessaires) de la spoliation et du commerce des oeuvres organisés systématiquement par l'administration nazie. Le gigantesque trafic de tableaux qui se mit en place favorisa alors des vocations de faussaire ce qu'est justement Viktor, le héros du roman. Lorsqu'il meurt, bien longtemps après la guerre, sa fille Karolin revient traquer son fantôme dans ce Paris où survit quelque chose de lui : et le roman prend tout naturellement la forme de deux récits qui se croisent, celui de Viktor et celui de sa fille.

Bettina Wohlfarth | *Le temps des faussaires* . Trad. de l'allemand par Élisabeth Landes. **Liana Levi**, 384 p., 23 €

Bettina Wohlfarth vit justement à Paris. Elle connaît aussi bien la ville actuelle qu'elle en connaît l'histoire, et son intérêt pour le monde artistique lui permet de situer une bonne partie de son roman dans les milieux de la peinture des années 1930-1940, et d'installer son personnage principal parmi les grandes figures de l'époque : des galeristes comme Georges Wildenstein ou Paul Rosenberg, des marchands comme l'Allemand Hans Wendland. Le personnage de fiction que Bettina Wohlfarth place parmi eux pourrait dire, en parodiant Goethe, que deux âmes cohabitent en lui, puisqu'il est à la fois cadre des Chemins de fer sous le nom de Viktor Wagfall et peintre sous le nom d'Isidor Schweig (Isidor comme l'auteur des *Chants de Maldoror* , Schweig parce qu'il sait se taire ?). Et ce dédoublement de personnalité est au coeur du sujet de ce premier roman qui se déroule à trois époques différentes, d'abord dans les toutes dernières années de paix relative, alors que déjà les bombes tombent sur Guernica, puis durant l'Occupation, et enfin de nos jours, lorsque Karolin, installée à Paris comme photographe, se lance sur les traces de son père.



L'Astronome

(1668). Toile appartenant à E. A. J. de Rothschild, spoliée par la ERR (*Einsatzstab Reichsleiter Rosenberg*

) en 1940 et donnée au Musée du Louvre en 1982 par la famille Rothschild © CC BY-SA 4.0/Wikipedia

Le récit familial se mêle donc à un récit historique parfaitement documenté où interviennent des personnages bien réels, auxquels il convient d'ajouter encore la Française Rose Valland, grande résistante sous couvert de sa fonction d'attachée au musée du Jeu de Paume, les Allemands de l' *ERR* (*Einsatzstab Reichsleiter Rosenberg*, *Équipe d'intervention du [Reichsleiter Rosenberg](#)*), qui étaient en charge du pillage et du transport des tableaux, et bon nombre d'autres marchands français, suisses ou allemands qui ont servi d'intermédiaires. L'essentiel de la fiction se passe dans ces cercles restreints et largement opaques qui alimentèrent, entre autres, les collections de Hitler et de Göring.

Si les Allemands ont sûrement eu beaucoup à apprendre du roman de Bettina Wohlfarth, la spoliation des oeuvres d'art n'est peut-être pas en France non plus un aspect de l'Occupation particulièrement médiatisé, à quelques documentaires ou films près (comme *Le train* de John Frankenheimer et Bernard Farrel, avec Burt Lancaster). Cette période qui appartient désormais à l'Histoire (même si de nombreuses oeuvres n'ont toujours pas retrouvé leurs propriétaires légitimes) est aussi pour l'autrice un moment idéal où situer un personnage de faussaire. Quoi de plus favorable à l'éclosion de tous les trafics, en effet, que cette époque trouble, qu'un pays sous tutelle étrangère où de nouvelles lois scélérates privent une partie de la population de ses droits avant de la déporter ? Dans la mesure où les clients ne sont pas trop regardants sur l'origine de ce qu'ils achètent, les profits issus de la confiscation des biens juifs aiguisent les appétits et font taire les consciences. Et pour les plus voyous, la tentation est grande de mêler aux oeuvres authentiques des copies ou des faux, des tableaux peints « à la manière de »... Les talents d'Isidor Schweig peuvent alors exploser.

Et le copiste qu'il était à l'origine devient doublement faussaire : d'abord parce qu'il se met à tirer de son art un revenu financier, ensuite parce qu'il s'enferme de plus en plus dans sa double identité, se faisant également faussaire de sa propre vie. Viktor s'est en réalité inventé son alter ego dès sa jeunesse, atteint d'un véritable « *cannibalisme pictural* » qui le poussait déjà à s'appropriier par l'imitation le talent des autres, et s'offrant sous le nom d'Isidor Schweig une vie d'artiste (contrarié) qui l'aide à supporter sa vie ordinaire. Son premier séjour à Paris aurait pu se terminer heureusement et conforter sa vocation créatrice : Viktor s'émerveille devant les toiles des musées et des célèbres galeries parisiennes de la rue La Boétie ou du Faubourg Saint-Honoré, il fréquente les milieux artistiques, fait la connaissance de Rose Valland, bref, il enrichit son savoir en peinture, développe sa technique, et, pour couronner le tout, il rencontre l'amour de sa vie en la personne d'Adèle Bertin, la jolie fleuriste de l'avenue Rachel. Mais il lui faut quitter la capitale française en 1937 pour aller accomplir son service militaire en Allemagne... et oublier Isidor Schweig.

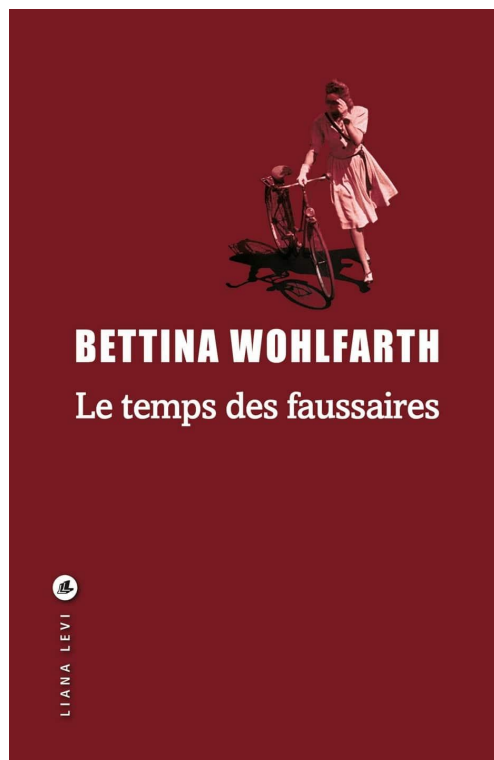


Le Musée du Jeu de Paume (2015) © CC BY-SA 3.0/TCY/WikiCommons

Son second séjour, en 1940, ne se place plus sous les mêmes auspices : dans Paris occupé, Viktor travaille pour la *Reichsbahn*, les chemins de fer allemands, et devient responsable des trains qui partent de Paris avec des oeuvres volées, pendant que Rose Valland, au Jeu de Paume, travaille au péril de sa vie à leur futur sauvetage en notant secrètement l'origine et la destination de chaque tableau. Des Juifs un peu plus tard remplaceront dans les trains les toiles spoliées. Jamais pourtant Viktor ne se sent vraiment coupable, car la politique ne l'intéresse pas et il est à peine conscient d'être un rouage important de l'organisation nazie à Paris. Ce qui compte véritablement pour lui, c'est de pouvoir retrouver au bout de trois ans son ancienne vie et ses pinceaux, de quitter l'uniforme après son service pour rentrer dans la peau d'Isidor Schweig et rejoindre son appartement de la rue Lepic, dont il n'a jamais cessé de payer le loyer.

Viktor/Isidor finit par prendre plaisir à cette double vie dangereuse : mentir et dissimuler ont toujours fait partie de sa vie, il suffit que ceux qui connaissent Viktor ne rencontrent jamais ceux qui connaissent Isidor. Nulle époque ne saurait mieux se prêter à cette vie schizophrène, paradoxalement analogue à celle que connaissent des résistants et résistantes comme Rose Valland, pareillement contraints à se dissimuler, mais pour de bien meilleures raisons.

Après la guerre, Viktor ne parlera jamais d'Isidor, il ne racontera guère sa vie parisienne sous l'Occupation, ni à la femme qu'il épouse dans les années 1950, ni aux enfants qu'il aura d'elle : il se comporte ainsi comme nombre d'Allemands qui prétendirent ne rien avoir su des crimes nazis et restèrent plus que discrets sur leur propre vie, « *une légende familiale peu regardante* » servant de réponse aux questions que les enfants souvent ne posaient pas à leurs parents, de crainte d'avoir à les mépriser.



Même après avoir fondé une famille et « enterré » son double Isidor, Viktor n'oublie jamais ce qu'il a été, honteux d'avoir menti aux siens, dépité d'avoir gâché sa vie en sacrifiant la peinture à une carrière de cadre des chemins de fer. Mais ce genre de sentiment ne peut rivaliser longtemps avec la fierté d'avoir été le meilleur des faussaires, capable de créer des oeuvres qui semblent tout droit sorties de l'esprit même du peintre qui vécut avant lui, et non simplement de son pinceau. Car il ne s'agit plus pour lui d'imiter, mais de « *se glisser dans la psyché d'un artiste qu'il admire* », pour que « *le faux ne puisse être distingué de l'original* » : égaler le génie, se confondre avec lui, c'est à une véritable réhabilitation du faussaire que Viktor se livre ici sous la plume de Bettina Wohlfarth, pour peu que la priorité aille à son talent et non à son désir d'enrichissement, que « *la passion de l'histoire de l'art et du savoir-faire l'emporte sur la volonté de tromper ou le plaisir de duper les experts* ». Un point de vue discutable, sans doute, mais qui pour le moins interroge : la création dite originale va-t-elle sans copie, plagiat ou « emprunt » plus ou moins revendiqué ?

La duplicité n'est pas pour Viktor synonyme de trahison, sauf en ce qui concerne sa famille, à laquelle il sait que son silence a fait du tort. Quand sa femme meurt, lui vient donc l'idée de confier avant de mourir à son tour sa longue vie cachée à des cahiers d'écolier, auxquels il adjoint avant de les enfouir dans une malle un mystérieux tableau qu'il a conservé toute sa vie. Comme s'il confiait au seul hasard la décision de livrer ou non ses secrets à la postérité. Quand sa fille Karolin vide la maison, c'est elle qui en devient dépositaire et qui emporte cahiers et tableau à Paris. Elle qui marche dans les pas de son père et qui, en résolvant l'énigme après quelques rebondissements, peut enfin renouer le lien avec lui, et aussi se réconcilier définitivement avec elle-même.

La double vie d'un Allemand à Paris en 40

Un superbe roman de Bettina Wohlfarth mêlant passions amoureuse et picturale.

 **★★★★ Le temps des faussaires** Roman De Bettina Wohlfarth, traduit de l'allemand par Elisabeth Landes, Liana Levi, 448 pp. Prix 24 €, numérique 18 €

Quel roman original, inventif et merveilleusement écrit ! On le doit à Bettina Wohlfarth, née en Allemagne en 1963, installée à Paris depuis 1990 comme journaliste collaborant notamment au prestigieux *Frankfurter Allgemeine Zeitung*. Publié en 2019, *Le temps des faussaires* baigne dans le monde de la peinture et le Paris de l'Occupation.

De son père terne et taiseux, la photographe Karolin Wagfall n'a que le souvenir d'un homme effacé qui n'interférait guère dans la vie de son épouse et de leurs trois enfants : *"Elle se souvenait de son sourire, de son regard sceptique, mais derrière ce sourire, derrière ce regard toujours empreint d'une touche de tristesse et sa patience teintée d'une réelle mélancolie, il était absent"*.

L'enivrant Paris des arts

Un jour, il se suicida. Rangeant ses affaires, Karolin découvrira des carnets dans lesquels il avait secrètement évoqué son existence avant son mariage en 1961. Et quelle existence ! Né à Stuttgart en 1914 dans une famille bourgeoise, pré-diplômé en économie, il y découvrit avec ivresse le monde de l'art, il y vit ses premiers tableaux de Dali, Max Ernst, Braque, Picasso, rencontra les grands marchands d'art juifs Georges Wildenstein et Paul Rosenberg, visita assidûment le Louvre – et tomba éperdument amoureux de la jeune fleuriste Adèle Bertin. Un jour, elle disparut. Il apprendra bien plus tard qu'elle était partie se battre du côté des Rouges en Espagne. Son souvenir le hanta toute sa vie.

À Paris, Viktor s'adonna aussi à la peinture, ce qui lui était refusé par son père en Allemagne. Il dut constater, toutefois, que dénué d'une véritable créativité, il était par contre un copiste hors pair. Un jour, sollicité par un ami, il copia une toile sans trop

se soucier de ce qu'il en ferait. Sous le pseudonyme d'Isidor Schweik, il en fit d'autres. À ce travail, il éprouva *"un délicieux sentiment de cannibalisme pictural"*. Qu'est-ce qui peut motiver un faussaire ? L'intérêt, sans doute, pour beaucoup, mais il y a aussi ceux, comme lui, que motivent *"une authentique passion de l'histoire de l'art et la jouissance que procure un savoir-faire virtuose"*.

En 1937, Viktor partit faire son service militaire dans la Wehrmacht, après quoi il réussit à se faire engager par la Reichsbahn – ce qui lui évitait d'être envoyé au front en cas de guerre, et le fit retourner à Paris en juillet 1940 comme inspecteur principal des Chemins de fer du Reich, basé à la Gare de l'Est – la gare de tous les départs vers l'Allemagne, des travailleurs forcés du STO, des légionnaires engagés contre la Russie, des Juifs envoyés à Auschwitz. Devenu vieux, Viktor notera : *"Nous comprenons trop tard ce que veut dire vraiment d'avoir été à cette époque un des innombrables rouages dociles d'un engrenage fatal"*.

Un copiste amoureux

Fonctionnaire le jour, faussaire le soir et le week-end, tantôt Viktor, tantôt Isidor, il reçut un jour la visite d'une amie française, Rose Vallant, que ses connaissances avaient fait conserver au musée du Jeu de Paume où étaient réunies les œuvres confisquées aux Juifs avant leur envoi en Allemagne à destination prioritairement de Hitler pour le musée européen qu'il voulait créer à Linz, sa ville natale, puis à Goering, enfin aux grands musées allemands. Rose apportait *L'Odalisque* assise de Matisse afin que la copie qu'il en ferait prenne la place de l'œuvre authentique destinée à partir Outre-Rhin.

Stupeur : Isidor découvre que le modèle de *L'Odalisque* est son Adèle qui avait posé toute jeune pour Matisse en 1928. Il s'exécuta, mais conserva la toile authentique dans un coffret derrière laquelle il cacha la copie qu'il avait faite de *L'Origine du monde* de Courbet, pour lequel il avait fait poser Adèle dans toute l'indécence d'un sexe entrouvert. La toile originelle est accrochée de nos jours, désacralisée, au musée d'Orsay, comme une nature morte parmi d'autres !

Superbe roman, formidablement documenté sur le Paris de l'art sous l'Occupation et formidablement imaginé sur un Allemand qui, se faisant oublier après la guerre, ne toucha plus jamais à un pinceau ou un pot de couleur.

Jacques Franck

À LA PAGE

Entre guillemets

Le goût de la lecture

"On devient lecteur en lisant, il paraît que c'est une cause nationale, mais en lisant de la littérature, c'est-à-dire de l'art, c'est-à-dire une pratique, des enjeux. De la littérature, c'est-à-dire de l'écriture. On ne les [les élèves] fait plus écrire. S'exprimer. Créer, jouer avec les mots. Découvrir la merveille de cet art pauvre dont nous avons tous appris les moyens à 6 ans, à l'âge où lire et écrire vont ensemble, cet art dont tous les mots sont dans le dictionnaire et qu'on ne pratique plus. De la littérature, c'est-à-dire de la littérature contemporaine. L'autre, la classique, c'est autre chose. Ça n'a de sens qu'interrogé par aujourd'hui."

→ *"Le Monde"*, dimanche 25 et lundi 26 juin, tribune de Thomas B. Reverdy, écrivain, agrégé de lettres. Auteur de *"Climax"* paru chez Flammarion en 2021.

À livre ouvert

1823-2023 : Liège en 200 romans

À l'occasion du 200^e anniversaire de *Quentin Durward*, le roman de Walter Scott dont l'action se situe à Liège, l'exposition "1823-2023 : Liège en 200 romans" met en avant la Cité ardente comme ville littéraire. D'Alexandre Dumas à Victor Hugo en passant par Frédéric Dard, Stieg Larson Amélie Nothomb, Myriam Leroy, on en passe sans oublier Simenon.

→ *Fonds patrimoniaux de la Ville de Liège, Îlot Saint-Georges, 4000 Liège. Du 3 juillet au 31 août. Du lundi au vendredi, de 14h à 17h. Rens. 04.221.94.72, fonds.patrimoniaux@liege.be*

La phrase

"Mais la trahison et la violence sont des lances à deux pointes; elles blessent ceux qui y ont recours plus grièvement que leurs ennemis."

Emily Brontë
in *"Les Hauts de Hurlevent"* (1847)

Les ventes

Papyrus (Namur)

1. *Le livre de Daniel* / Chris De Stoop / Globe
2. *La Famille* / Naomi Krupitsky / Gallimard
3. *Sur la dalle* / Fred Vargas / Flammarion
4. *La famille Seagrave* / Joanna Quinn / Robert Laffont
5. *Schizophrénie numérique* / Anne Alombert / Allia

Pax (Liège)

1. *Entretien avec un cadavre* / Philippe Boxho / Kennes
3. *Sur la dalle* / Fred Vargas / Flammarion
3. *Et c'est ainsi que nous vivrons* / Douglas Kennedy / Belfond
4. *Jours à Léontica* / Fabio Andina / Zoé
5. *Tsunami* / Marc Dugain / Albin Michel

Le temps des faussaires de Bettina Wohlfarth (Wagfall's Erbe)



Le temps des faussaires (Wagfall's Erbe)

Auteur : Bettina Wohlfarth

Traduit de l'allemand par Elisabeth Landes

Éditions : **Liana Levi** (6 Avril 2023)

ISBN : 979-1034907656

378 pages

Quatrième de couverture

Viktor ici, Isidor là. Deux rôles différents. Une double identité, forgée dans les années trente à Stuttgart, puis lors d'une parenthèse enchantée à Paris, en 1936. C'est là qu'Isidor, le jeune amateur d'art, l'amoureux, le copiste de talent s'est épanoui. Pourtant, c'est Viktor, en fils obéissant, qui a été rappelé en Allemagne pour faire son service. Exit Isidor! Mais un peu plus tard, il revient à Paris. Il reprend ses habits de peintre et sa fausse identité, pour mener une véritable et dangereuse double vie...

Mon avis

Bettina Wohlfarth est née en Allemagne en 1963, puis en 1990 elle s'est installée à Paris. Elle est journaliste freelance. Le temps des faussaires est son premier roman (paru en 2019 dans son pays d'origine). Elle y étudie le parcours d'un homme, passionné de peinture entre France et Allemagne, avant et pendant la seconde guerre mondiale.

Viktor Wagfall aime l'art, en particulier la peinture depuis tout petit. Pas forcément pour créer mais plutôt pour le plaisir de reproduire des oeuvres existantes. Non pas qu'il ait zéro imagination mais l'essentiel de sa motivation réside dans la compréhension de la genèse du tableau afin de cerner son histoire, sa toile de support, ses composants, et tout ce qui en fait « un original ». Si une fois « la copie » créée, on ne distingue plus le faux du vrai, c'est une réussite. La pigmentation, le vieillissement, l'élaboration ont été parfaits et l'artiste a su exploiter ses connaissances, les compléter si besoin pour parvenir à ses fins. Quel intérêt ? L'adrénaline, ce sentiment de puissance qui s'apparente à une drogue et dont on ne peut plus se passer. Et Viktor, dans ces cas-là devient Isidor Sweig. Ce dernier brosse quelques copies pour un marchand d'art de Stuttgart puis il part s'installer à Paris où il mène une double vie.



Le falsificateur agit le plus souvent, à la demande. Arrivé dans la capitale française il a fait des rencontres déterminantes pour lui. Amour, amitié, il veut tout vivre à fond mais c'est difficile car il est écartelé entre ses deux visages.

Travaillant dans les chemins de fer, à une place tout à fait neutre et honorable, Viktor peut renseigner Isidor. Il observe et exploite ce qu'il peut, jouant sur plusieurs tableaux. Il y a une certaine ambivalence dans sa personnalité, et c'est ce qui sera difficile pour sa fille lorsqu'elle découvrira ce qu'il avait caché.

Ce livre alterne deux entrées. Les cahiers du faussaire qui se livre, explique sa vie, ses choix, ses déboires, ses doutes, ses besoins, son mal être parfois. Et les recherches de Karolin, sa fille photographe, qui fouille, après avoir découvert les carnets paternels. À l'aide de clichés décrits en quelques lignes, elle veut cerner qui était vraiment son père et développe ses réflexions. Ces investigations sont déstabilisantes pour elle, car ce n'est pas l'image qu'elle avait de lui. Mêlant habilement son intrigue à un riche contexte historique (avec des personnages ayant existé), l'auteur revient sur des faits graves, à savoir le trafic d'oeuvres d'art et la spoliation des biens juifs.

Ce récit est intéressant pour la place qu'il donne à la peinture. De nombreux commentaires sur des toiles sont proposés au lecteur. Chacun s'emparera de ce qu'il souhaite. Bettina Wohlfarth s'est documentée sur la contrefaçon et le vol de patrimoine dans les années 30-40, cela se sent et donne du poids à son propos.

L'écriture est complète, argumentée. Le style est fluide. L'aspect psychologique est approfondi, travaillé pour montrer toute la complexité de l'esprit du faussaire, son ambiguïté. Sa fille se sent de plus en plus proche en faisant connaissance avec lui par l'intermédiaire des cahiers qu'il a laissés. Mais elle aurait sans doute préféré en parler directement...

En lisant ce livre, je me suis plusieurs fois interrogée sur les questions qu'il soulève. Jusqu'où est allée la spoliation des juifs? Qu'en est-il du marché de l'art sous l'Occupation?